

LA CLASSIFICATION DES SCIENCES ET L'HISTOIRE.

La question de la classification des sciences, envisagée au point de vue pratique, peut être utile pour « régler convenablement les divisions en classes d'une société de savants ; pour bien disposer l'arrangement des livres d'une bibliothèque ; pour établir un plan raisonné d'une bibliographie générale ; pour la distribution la plus convenable à donner aux objets d'enseignement, surtout dans les écoles supérieures ; enfin pour tracer d'une façon plus précise les limites qui séparent certaines sciences ¹ ». Au point de vue théorique, la classification des sciences répond à un besoin logique de notre esprit qui exige de mettre de l'ordre dans nos connaissances, de ranger nos idées d'après les principes de la coordination et de la subordination, afin de pouvoir envisager d'un seul coup d'œil les différentes manières dont l'esprit cherche à pénétrer les secrets de l'univers.

Les différents essais qui ont été faits pour établir une classification des sciences n'ont pas abouti ; car — c'est Herbert Spencer qui le dit — : « Ni l'ordre de succession ni tout autre ordre suivant lequel on peut disposer les sciences, ne représente ni leur dépendance logique, ni leur dépendance historique ². » M. André Lalande observe avec raison que « ce début du philosophe anglais semblait commander l'abstention ³ ». Toutefois Spencer propose une nouvelle classification, par laquelle il veut corriger celle qui avait été donnée par Auguste Comte. Mais la classification de Spen-

(1. Ampère, *Philosophie des Sciences*, 1834, Introduction, IV.

(2. H. Spencer, *Classification des sciences*, trad. par Rhétori, 1872, p. 1.

(3. A. Lalande, *Lectures sur la Philosophie des sciences*, 1893, p. 58.

cer a été aussi attaquée, de sorte que son observation est restée debout, même après son essai.

Le but du présent travail n'est point celui d'ajouter encore une déception à des recherches philosophiques. Ce n'est pas une nouvelle classification complète des sciences que nous tentons d'aborder. Nous ne voulons que mettre en discussion le principe qui doit être pris comme base d'une pareille opération ; car nous croyons que si les essais de classification des sciences n'ont pas réussi jusqu'à aujourd'hui, c'est que les principes sur lesquels ces essais reposaient n'étaient pas les vrais. D'ailleurs cette discussion aura l'avantage de mettre, pour la première fois, dans sa véritable lumière le caractère de l'histoire et d'assigner à cette discipline la véritable place qu'elle doit occuper dans la hiérarchie des connaissances humaines. C'est là, à proprement parler, le but de cet essai.

I.

La grande difficulté dans la classification des sciences c'est de trouver le principe sur lequel elle doit s'appuyer. Pour les choses, ce principe peut être découvert au moyen de leur comparaison ; mais lorsqu'il s'agit des sciences, nous voyons aussitôt surgir deux points de vue à côté l'un de l'autre : d'abord les phénomènes qu'elles étudient ; puis la façon dont l'esprit en prend connaissance et l'appropriation de ces phénomènes par nos facultés intellectuelles. C'est ainsi que l'on pourrait parfaitement classer les sciences, d'après les méthodes employées par elles pour découvrir la vérité, en sciences déductives, inductives, d'observation et d'expérience.

Il s'agit de savoir dans laquelle de ces deux sphères d'idées il faut chercher le principe de la classification. Nous pensons que c'est toujours dans l'objet dans les phénomènes ; car la science n'est pas une création de notre esprit, comme le sont la religion, les arts, les formes de gouvernement. Elle est le reflet de la réalité dans l'entendement, la projection de la raison des choses dans la raison humaine. Voilà pourquoi, pendant que les autres formes de la pensée revêtent un caractère différent d'après les races et les

peuples qui leur donnent naissance, la science est unique et ne saurait se colorer différemment par les divers esprits à travers lesquels elle se manifeste. Le beau, les croyances, les formes politiques varient d'après les groupes d'hommes du sein desquels ils surgissent, tandis que la vérité est unique et n'a pas de patrie. Aussitôt découverte, elle devient le bien de l'humanité entière, sinon dans son principe abstrait qui assez souvent reste confiné dans un cercle d'élus, au moins dans ses résultats qui profitent à tout le monde. Voilà encore pourquoi c'est par la science que l'on peut dominer la réalité et enchaîner la nature. Aussi voyons-nous que les religions ont été classées, d'après les conceptions auxquelles elles donnent naissance, en religions fétichistes, panthéistes, polythéistes, monothéistes ; les arts, d'après les procédés mis en œuvre par l'impulsion esthétique pour se manifester, en architecture, sculpture, peinture, musique, littérature ; les formes de gouvernement d'après la façon d'organiser l'autorité publique, en État patriarcal, république, monarchie absolue, monarchie constitutionnelle. Dans toutes ces sphères de la pensée, ce sont les notions créées par l'intelligence qui donnent le principe de la classification. Pour les sciences, les choses changent. On a bien essayé de les classer aussi d'après les facultés de l'esprit qui leur donnent l'essor. C'est ainsi que Bacon, suivi presque en tout par d'Alembert, considérant que les facultés intellectuelles de l'homme peuvent se réduire à trois : mémoire, imagination et raison, a admis une classification tripartite en histoire, poésie et philosophie. Mais cette classification vise plutôt la totalité de nos idées que celles qui regardent spécialement la science, c'est-à-dire l'exposition de la vérité ; puis le terme d'histoire est pris par Bacon dans une tout autre acception que celle qu'il convient de lui attribuer. Il comprend aussi l'histoire naturelle dans le sens que l'on accordait anciennement à ce mot. Aussi place-t-il dans la classe de l'histoire, en dehors de l'histoire humaine : politique, ecclésiastique et littéraire, aussi l'étude des lois de la nature : les lois du ciel, de la terre, de la mer, des minéraux, des végétaux et des animaux, sciences qui n'ont de commun avec l'histoire proprement dite que ce même nom arbitrairement donné.

Cet essai de Bacon et de d'Alembert a été bientôt jugé insuffisant, et Auguste Comte est venu le remplacer par une classification « basée sur l'étude même des objets à classer ». Ce système

était le seul raisonnable, d'après le caractère que nous avons reconnu à la science. Il s'agit seulement de voir, si Auguste Comte et ceux qui sont venus après lui (Ampère, Herbert Spencer) ont bien appliqué ce principe ; s'ils ont classé les phénomènes que les sciences étudient, de la façon la plus conforme à leurs caractères généraux et si, par suite, la classification des sciences proposées par ces penseurs répondait au système naturel dans lequel les phénomènes de l'univers se tiennent et s'enchaînent.

Auguste Comte partage les phénomènes en cinq classes : astronomie, physique, chimie, biologie et sociologie, en allant des plus simples aux plus composés. A ces cinq classes, il ajoute les mathématiques comme fondement plus général encore.

Ampère procède différemment. Il partage les phénomènes en deux grandes classes : ceux de la matière (sciences cosmologiques) et ceux de l'esprit (sciences noologiques) et veut établir, pour leur subdivision, une uniformité arbitraire et symétrique qui le conduit à inventer des sciences dont on n'a jamais entendu parler, telles que l'Orychtotechnie, la Thélésiologie, la Hiérologie. Herbert Spencer reprend le système d'Auguste Comte en le modifiant. D'abord il fait des mathématiques et de la logique une classe à part, celle des formes sous lesquelles apparaissent les phénomènes. Quant aux sciences proprement dites des phénomènes, il les partage en sciences abstraites-concrètes : la mécanique, la physique, la chimie ; et en sciences concrètes : l'astronomie, la géologie, la biologie, la psychologie, la sociologie.

Toutes ces classifications sont plus ou moins arbitraires, car elles réunissent ce qui doit être séparé et séparent ce qui doit être réuni. Ainsi, pour la classification d'Ampère, qui distingue les sciences cosmologiques des sciences noologiques, il faut observer que ces phénomènes matériels ne sont, eux aussi, que la manifestation des forces cachées de la nature, donc toujours des effets dus à des causes immatérielles. Si on prétend que l'esprit ne saurait avoir d'étendue ni de poids, la force de la gravitation, celle de la chaleur ou de l'électricité en ont tout aussi peu. Elles sont, comme forces, tout aussi distinctes de la matière, que l'esprit qui provoque les mouvements du corps ; d'autre part, les phénomènes de l'esprit ne nous apparaissent comme immatériels, aussi dans leurs manifestations, que lorsque nous les étudions en nous-mêmes ; mais si nous voulons les observer chez les autres, nous ne pouvons les percevoir qu'in-

corporés sous des formes matérielles (langage, gestes, expression). L'art est bien une création de l'esprit ; mais il ne saurait exister sans les formes matérielles dans lesquelles il s'incorpore, et ainsi de suite. La division des phénomènes en matériels et spirituels ne saurait être poursuivie conséquemment partout et toujours. Elle pourrait tout au plus caractériser les subdivisions, mais jamais servir de base à une division fondamentale. Les classifications de Comte et de Spencer prêtent aussi le flanc à la critique. Les groupes de sciences formés par ces philosophes ne constituent pas des classes absolument distinctes. M. Eugène Blum observe à ce sujet que « la physique et la chimie sont distinctes sans doute, mais pas assez pour qu'on en fasse deux groupes de sciences entièrement séparés l'un de l'autre. En pratique il est souvent difficile de dire exactement si tel phénomène est physique ou chimique. On fait fondre du plomb à l'abri de l'air ; c'est un phénomène physique ; on le fait fondre à l'air, c'est un phénomène chimique. Le phosphore fondu acquiert à la longue des propriétés différentes du phosphore ordinaire ; ce phénomène est physique, c'est l'évaporation, la fusion ; le résultat est chimique. On doit donc ranger dans un même groupe les sciences physico-chimiques et le classement proposé par Auguste Comte est compliqué à tort. Il en est de même de l'astronomie ; car ou bien on considère les astres comme des points géométriques, et l'astronomie rentre dans les mathématiques ; ou bien on les étudie comme des corps dont les lois sont bien plus compliquées que celles qui régissent la matière terrestre, et l'astronomie rentre dans la physique, dont elle formera l'une des parties les plus difficiles et les plus hautes. En tout cas, l'astronomie ne peut former un groupe de sciences à part comme le veut Comte ¹. »

Ces observations prouvent que le critérium de la classification des sciences a été mal choisi ; que dans la réalité, les sciences ne se distinguent ni par le caractère physique ou psychique de leurs phénomènes, ni par leur degré de complexité et de généralité.

Il faut donc chercher un autre fondement logique pour établir une classification rationnelle des sciences. C'est ce nouveau fondement que nous nous proposons d'étudier.

1. E. Blum, *Lectures de Philosophie scientifique*, 1894, p. 57 note.

II.

Les faits de l'univers contenu dans l'espace infini, quels qu'ils soient d'ailleurs, physiques ou psychiques, simples ou complexes, se manifestent dans le courant du temps de deux façons distinctes. Les forces qui les poussent au jour, ou bien ne font que les reproduire, sans changements importants, ou bien elles les transforment continuellement. Dans le premier cas, nous avons les faits de *répétition* ; dans le second ceux de *succession* ¹.

Comme exemple des faits de répétition, citons : la révolution de la terre autour du soleil avec les phénomènes qui en dérivent : la répartition des saisons sur la surface de notre planète ; sa rotation sur elle-même avec les phénomènes auxquels elle donne naissance, tels que l'alternance du jour et de la nuit ; la circulation de l'eau dans toutes ses formes si variées, les phénomènes dus à l'action de la chaleur interne, ceux de composition et de décomposition chimique dans la respiration des animaux et la nutrition des plantes, l'apparition et la disparition de la végétation, la reproduction des espèces vivantes, ainsi que l'application de leurs instincts à la conservation de leur existence, — cela pour la sphère de la matière. Pour celle de l'esprit, rappelons les faits psychologiques et logiques de la pensée, ceux de la production, de la répartition et de la consommation des richesses, les rapports de certains phénomènes sociaux, tels que celui qui se reproduit toujours entre le prix du blé et le chiffre des mariages, le rapport de la mortalité des enfants au nombre des concubinages, etc.

Les faits sur lesquels repose l'existence de l'univers sont ceux de répétition qui se reproduisent continuellement, sans changements importants et qui constituent la trame sur laquelle se brodent les faits de succession. Il y a des faits de répétition qui ne changent jamais, au moins dans l'état actuel de l'univers, ou dont les changements sont si lents et si peu marqués qu'ils perdent toute im-

1. Dans notre ouvrage sur *Les Principes fondamentaux de l'histoire*, Paris, 1899 (Leroux), nous désignons les faits de répétition par le terme de *coexistants*. Nous abandonnons ce terme, auquel nous faisons subir une extension trop forte, pour lui faire rendre l'idée que nous avons en vue. Le terme *faits de répétition* répond pleinement à notre conception.

portance, par exemple le déplacement de l'axe polaire qui, d'après le calcul des astronomes, dans 12,000 ans, ne passera plus par l' α de la Petite Ourse, mais bien par l'étoile Wéga de la Lyre; ou bien le relèvement des côtes de la Norvège qui, depuis l'époque tertiaire, se sont redressées de 200 mètres, etc. Ces faits de répétition peuvent bien être considérés comme immuables.

D'autres faits, tout en se répétant, changent de forme à chaque instant et ne sont plus aujourd'hui ce qu'ils étaient hier. Une partie donc des faits de répétition deviennent des faits de succession. Cette dernière se greffe sur la première. La répétition est le fondement de tout ce qui existe; la succession n'en est que la floraison. C'est comme un arbre qui pousserait sur un terrain stable. La réalité est donc immuable dans ses bases; mais de côté et d'autre, elle se liquéfie et commence à couler le long du temps, comme un glacier qui donnerait naissance à des fleuves.

Comme exemple de faits de succession, c'est-à-dire des faits de répétition différenciée et dans lesquels la différence l'emporte sur la ressemblance, c'est-à-dire sur la répétition, citons : la succession des roches terrestres composées de stratifications répétées, mais dont la constitution est toujours différente et caractéristique; la succession des espèces végétales et animales qui répète toujours la même forme générique organique, mais qui est toujours autre dans chaque espèce nouvelle; les transformations du langage qui s'accomplissent toujours par les mots ou par leurs désinences, mais dont chaque forme présente un caractère particulier; la succession des batailles dans une guerre, des artistes dans une école de peinture, des poètes dans le développement d'une forme littéraire, etc., etc. Toutes ces transformations s'opèrent par voie de répétition, mais de répétition de plus en plus différenciée, et dans lesquelles l'élément caractéristique n'est plus la ressemblance des formes répétées, mais bien la différence qui les distingue.

Cette classe des faits de répétition qui changent dans le cours du temps est profondément différente de celle des faits de répétition immuable, et c'est sur cette différence bien marquée que nous voulons établir notre nouveau principe de classification des sciences.

D'abord le mode de production de ces deux sortes de faits est absolument différent. Tous les faits de l'univers sont le produit des forces de la nature à travers les circonstances de l'existence;

par exemple, une guerre sera le produit de la haine (sentiment, force naturelle) à travers tels peuples. L'achat d'une marchandise sera l'effet de la force de conservation individuelle à travers le vendeur, l'acheteur, la marchandise et l'argent. L'éruption d'un volcan sera l'effet du feu souterrain à travers les obstacles que lui oppose l'écorce terrestre. Lorsque les circonstances restent les mêmes, ou que leurs différences sont négligeables, comme cela arrive dans les faits de répétition immuable, le mode de production de ces faits peut être formulé par une pensée générale, une loi. Ainsi on peut dire que les corps tombent en parcourant des espaces proportionnels au carré du temps employé à tomber; que l'angle de réflexion d'un rayon lumineux est égal à l'angle d'incidence; que plus l'offre sera grande, plus les prix baisseront et qu'au contraire ils augmenteront quand ce sera la demande qui prévaudra; que les notions reviendront d'autant plus facilement dans la mémoire qu'elles auront été plus profondément empreintes dans l'esprit ou plus souvent répétées. Quand, au contraire, les circonstances changent à tout moment et que la force s'incorpore dans des faits différents les uns des autres, une formule générale de leur production devient impossible. On ne saurait plus rendre, par une seule pensée, l'apparition des différentes écoles de peinture, ni celle des auteurs dramatiques qui ont illustré la scène française. Chaque succession de faits se déroule d'une façon particulière et unique, et il n'est plus possible de trouver de formule générale pour leur développement. Bien plus, même pour chaque succession, l'expression générique de la série des faits n'est qu'une pensée vague et sans valeur, si elle ne se base en même temps dans l'esprit de celui qui la conçoit, sur la chaîne entière des faits dont elle a été extraite. Ainsi, parler de la décadence de l'empire romain, de l'affermissement du pouvoir royal, de l'émancipation des communes, de la transformation de la poésie dramatique française de classique en romantique, sans posséder les faits sur lesquels ces idées générales s'appuient, signifie étaler une pseudo-science dont s'enorgueillissent les esprits superficiels. M. Doormann l'a très bien dit : « L'enchaînement ne se laisse exprimer qu'en relation avec les phénomènes concrets qui le poussent à se manifester¹. » Il suit de là que les faits de répétition peuvent être for-

1. *Ueber Gesetz und Gesetzmässigkeit*, Bericht des Gymnasiums zu Brieg, 1887, p. 28.

mulés par des lois générales, pendant que les faits de succession s'enchaînent dans des séries uniques et particulières qui exigent pour chacune d'elles une formule spéciale, et cette formule elle-même reste vide si on en détache les faits dont elle a été abstraite.

Une autre différence qui distingue les faits de répétition des faits de succession, c'est que les premiers peuvent être prévus et prédits, pendant que les derniers ne sauraient l'être. Aussitôt que l'on possède la loi de production ou plutôt de reproduction d'un phénomène, sa réapparition peut toujours être annoncée d'avance. Ainsi toutes les vérités mathématiques, astronomiques, physiques, chimiques, biologiques et sociologiques dont la formule en loi a été trouvée, peuvent être prévues et prédites. Les faits de succession, ne pouvant être enserrés dans la formule rigide de lois, la prévoyance et la prédiction de leur apparition est impossible. Les faits étant toujours nouveaux et les transformations auxquelles ils seront soumis dans l'avenir étant inconnues et inconnaissables à notre esprit, on ne saurait jamais prédire ce qui arrivera avec eux. Tout ce que l'on peut faire, c'est d'essayer de connaître la direction dans laquelle les transformations s'opèrent, pour se rendre compte au moins de cette direction et non des faits en eux-mêmes inconnus qui tomberont sous l'influence de ces transformations ; et encore cette perspective peut être troublée par des accidents imprévus qui changent la direction même de la ligne commencée. Ainsi, qui aurait pu prévoir que la série des victoires de Napoléon serait brisée par l'hiver de 1812 ?

En troisième lieu, les faits de répétition se distinguent des faits de succession, par la circonstance que les premiers sont toujours généraux quant au temps, c'est-à-dire qu'ils se répètent toujours, sans que le temps exerce sur eux aucune influence, pendant que les faits de succession sont toujours individuels quant au temps ; et c'est ce rapport du fait au temps seul, qui constitue la répétition ou la succession. La circonstance que le fait est plus ou moins général quant à l'espace n'a aucune importance. Ainsi, on peut formuler des lois non seulement pour les faits généraux comme étendue, mais même pour ceux de caractère individuel. Par exemple, l'inclinaison de l'axe de la terre de 23 degrés, celle de Jupiter presque horizontale et celle de Vénus presque verticale, sont des circonstances absolument individuelles, particulières à

chacune de ces planètes et qui ne se rencontrent qu'une seule fois dans l'immense quantité des corps célestes. Toutefois ces circonstances individuelles déterminent des phénomènes qui se répètent indéfiniment dans le cours du temps, répétition qui a été formulée dans les lois du retour des saisons sur ces diverses planètes ¹ Par contre, l'apparition de la formation crétacée ou carbonifère, ou la période glaciaire, quoique répandue sur toute la terre et donc générale dans l'espace, n'est qu'un phénomène individuel qui ne peut donner naissance à des lois, parce qu'il ne s'est produit qu'une seule fois dans le cours des âges et ne se reproduira plus jamais. Il en est de même de tous les événements de l'histoire humaine : la chute de l'empire romain, la diffusion du christianisme, les croisades, le rétablissement de l'empire d'Occident, l'émancipation des communes, les guerres de religion, la Révolution française, l'empire de Napoléon, etc., etc.

Il nous semble que ces différences fondamentales entre les faits de répétition et ceux de succession justifient le principe de la grande division que nous en tirons, pour classer les sciences.

Mais, objectera-t-on, les faits de succession ne sont, comme nous l'avons dit, que des faits de répétition qui se modifient avec le temps ; en sorte que les faits de succession peuvent être considérés de deux façons, comme faits de répétition capables de donner naissance à des lois et comme faits de succession générateurs de séries. Il s'ensuivrait que notre classification serait tout aussi peu objective que celle de Comte et de Spencer ; que ce n'est que la façon dont l'esprit considère les faits qui leur donne le caractère de répétition et de succession, et non la nature objective de ces faits eux-mêmes ; que la science elle-même ne paraît plus être, comme nous l'avons définie, le reflet de la raison des choses dans la raison humaine, mais bien une création de notre esprit provoquée par les phénomènes de la nature.

A cela, on peut répondre que quoique les mêmes faits puissent être envisagés sous deux points de vue différents, celui de la répétition et celui de la succession, ce n'est pas notre entendement qui introduit dans les faits ces deux qualités. *L'univers existe et se transforme* ; c'est donc la réalité qui offre à l'esprit les deux côtés

1. Voilà pourquoi il est inexact de définir les sciences (ainsi appelées naturelles), comme des systèmes de vérités générales, à moins qu'on ne veuille y ajouter la restriction *quant au temps*.

de son existence et, suivant que l'une ou l'autre de ces deux faces de la réalité se réfléchit dans notre esprit, nous formons la science des faits de répétition ou celle des faits de succession. C'est ce double caractère des faits de succession qui sont en même temps des faits de répétition qui explique l'existence des *lois abstraites* du développement et de l'histoire : la répétition peut toujours donner naissance à des lois, lorsqu'elle a lieu indéfiniment. Mais la répétition dans les faits successifs, s'incorporant toujours dans des circonstances différentes et donnant naissance à des faits différents, il s'ensuit que la loi ne reproduit plus le mode de manifestation des faits, mais seulement le mode d'action de la force qui la pousse au jour ; c'est ainsi que la loi que tout développement s'accomplit par les formes supérieures exprime une répétition qui a lieu toujours, dans toutes sortes de développements ; mais chacun d'entre eux forme une série différente, constituée par les faits différents qui s'enchaînent, sous la poussée de la répétition continuelle. D'après le principe que nous venons d'analyser, les sciences se diviseront en sciences *des faits de répétition* ou de lois et en *sciences des faits de succession* ou de séries.

Ces dernières, les seules dont nous nous occuperons, s'appliqueront ou bien aux faits qui changent eux-mêmes ou bien à nos connaissances relatives aux faits, immuables ou changeants. Ainsi nous aurons d'un côté les sciences du développement de la terre (géologie), celle des êtres qui vivent sur la surface du globe ; celle du développement de l'humanité, dans ses diverses ramifications, comme histoire sociale et politique, histoire des religions, des arts, du langage, des mœurs, du droit, de la littérature, etc., etc. ; de l'autre nous aurons l'histoire des théories et des découvertes astronomiques, physiques, chimiques, biologiques et même l'histoire des théories historiques. Ces deux sous-divisions de la science des faits de succession, nous les désignerons par les termes de *sciences historiques réelles* et *sciences historiques idéales*. Enfin ces deux embranchements se diviseront à leur tour en autant de groupes qu'il y a de rameaux différents.

Nous formerons donc le tableau suivant :

(Nous laissons de côté la classification des sciences des faits de répétition. observant seulement qu'elle contient aussi la)

sociologie statique.

Science.

Des faits de succession
(sc de séries).

Historiques réelles.

Développement de l'*Univers*.
» de la *Terre* (géologie).
» des *Organismes*.

Développement de l'*Homme* (sociologie dynamique, histoire proprement dite).

Histoire politique et sociale.

- » des religions.
- » de l'art.
- » du langage.
- » des mœurs.
- » de la morale.
- » du droit.
- » de la littérature.
- » de la philosophie.

Historiques idéales
(histoire proprement dite).

Histoire des connaissances sur les phénomènes immuables (Histoire des sciences de lois).

Histoire des mathématiques.

- » de l'astronomie.
- » de la physique.
- » de la chimie.
- » de la zoologie, botanique et minéralogie.
- » de biologie.

Histoire des connaissances sur les phénomènes qui changent (Histoire des sciences de séries).

Histoire des doctrines géologiques.

- » » transformistes.
- » des conceptions historiques¹.

¹ Exemples : R. Flint, *Histoire de la philosophie, de l'histoire en France* ; Idem, en Allemagne. — Wegele, *Geschichte der deutschen Historiographie*.

Ce tableau nous donne une idée de l'étendue de la science des faits de succession et par suite le droit de soutenir que l'histoire, au sens large du mot, n'est pas une science spéciale, comme on s'est plu à la considérer jusqu'à présent, science qui devrait être rangée à côté de la biologie, de la psychologie ou de la sociologie ; mais *qu'elle constitue un des deux modes universels de conception du monde, le mode de la succession en regard du mode de la répétition*. Cette conception de l'histoire montre l'importance de notre discipline, dont le principe, appliqué à la nature matérielle, a régénéré l'étude de cette division par l'idée si féconde de l'évolution. Loin d'avoir à se défendre contre les imputations que lui adressent certains penseurs, de ne pas même être une science, l'histoire se dévoile à nos yeux comme ayant des droits égaux au sceptre de la raison humaine, avec sa sœur jumelle, la science des faits de répétition.

A.-D. XÉNOPOL.

lassy.